Mercredi 16 novembre 2011 00H00 +2H00 [GMT+ 1]

NUMÉRO 91

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde — PHILIPPE SOLLERS

Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien

Communiqué : RAFAH LIBÉRÉE !

Le mari de Rafah a été prévenu dans l'après midi que Rafah serait peut-être sur la liste des prisonniers libérés ce jour

Il est allé à la prison à 80 km de Damas sans certitude

Il a eu la bonne surprise de l'accueillir à sa sortie à 20h heure de Damas

19h heure de Paris

Elle est rentrée chez elle avec son mari et a parlé à ses enfants au téléphone brièvement.

L'information nous est communiquée par l'un d'eux.

Elle doit encore faire des démarches administratives avant que son "dossier" soit "complètement fermé", dit son fils.

Elle n'est donc pas encore entièrement libre de ses mouvements.

Sa santé ne semble pas requérir des mesures d'urgence. Elle est éprouvée. Elle va se reposer.

Le comité de rédaction de *Lacan Quotidien*

▪ Sommaire de Lacan Quotidien n°91▪

COMMUNIQUÉ – RAFAH LIBÉRÉE !

▪ LACANQUOTIDIEN.FR ▪

▪ CHRONIQUE CHINOISE ▪ (4)

JEAN-LOUIS GAULT

Mè phunai

▪ CHRONIQUE ▪ (9)

Poésies actuelles

Par Hervé Castanet

« Cherche le syllabaire du chaos »

Sur JEAN TODRANI

▪ PROCHAINEMENT ▪

▪ LACANQUOTIDIEN.FR ▪

▪ Le second entretien, avec Jacques-Alain Miller s'est déroulé ce soir sur La Première, dans l'émission Par Ouï-Dire, *Les mercredis où l'on dit*, réalisé par *Pascale Tison*, à 22h. Voici le lien internet de l'émission : http://www.rtbf.be/lapremiere/emission_par-oui-dire?id=999
Podcast de l'émission du 9 novembre & présentation de l'émission du 16 novembre.

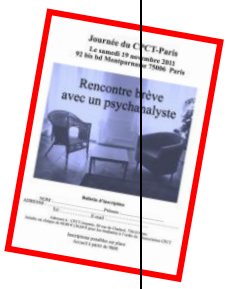
.▪ SOIREE LACAN, la 3e Lettre à l'Opinion éclairée, chez Navarin

Miller & Sollers, le 6 septembre dernier, à Montparnasse, étaient invités par l'Ecole de la Cause freudienne, à répondre aux questions de Martin Quenehen, pour lancer la Rentrée Lacanienne. Vous vous souvenez ? Vous les avez ratés ? (Re)découvrez Jacques-Alain & Philippe en lisant : *SOIREE LACAN*, la 3e Lettre à l'Opinion éclairée, chez Navarin, après *Vie de Lacan* (1) et *Roudinesco, Plagiaire de soi-même* (2). Lire la suite de l'article.
Parution en librairies le 17 novembre. **Disponible sur** ECF-echoppe

---

▪ **La Rencontre avec Jacques-Alain Miller à Lille le dimanche 20 novembre, Présentation, Geneviève Morel, Psychanalyste à Paris et à Lille, Présidente du CP-ALEPH et de Savoirs et Clinque**
& la Conversation avec Bernard-Henry Levy le 23 novembre, organisée par l'Ecole de la Cause freudienne, l'Institut Lacan avec La Règle du Jeu et Lacan Quotidien sont à retrouver A la Rubrique Allons-Y.

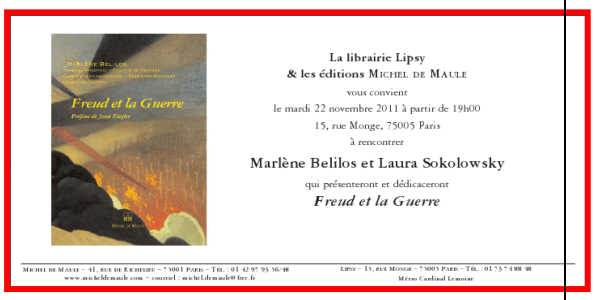
▪ **JOURNÉE DU CPCT-PARIS :**
RENCONTRE BREVE AVEC UN PSYCHANALYSTE
Sous la présidence de **Lilia Mahjoub**
LE **SAMEDI 19 NOVEMBRE** 2011 de 9h30 à 18h00
92 bis, boulevard du Montparnasse, 75006 Paris
Accueil à 9 heures Programme.



▪ Ce **vendredi 18, samedi 19 et dimanche 20 novembre**, la **Escuela Lacaniana de Psicoanálisis** (ELP) tiendra à Zaragoza ses X Journées d'école avec le thème « **CUERPOS ESCRITOS Y CUERPOS HABLADOS** ».

Zaragoza (Aragón) c'est la terre de Buñuel, de Goya et de Baltasar Gracián. C'est aussi le lieu de travail d'une communauté d'analystes de l'ELP, courageux, inventifs, déterminants. Le travail en institution dans le champ de la psychose chez l'enfant est au premier plan. Ils se sont arrangés pour organiser ces Journées au Palais de Congrès, où s'est tenu L'Expo 2008, mais aussi, un jour avant, la X Journée de la Diagonal Hispanohablante de la Nueva Red Cereda: « EL NIÑO EN LA CIVILIZACION DE LA MIRADA ABSOLUTA: EL CAPRICHO Y LA LEY » Programme.

▪ **FREUD ET LA GUERRE, par Marlène Belilos et Laura Sokolowsky. A Lipsy le 22 novembre.**
Présentation du rendez-vous.



▪ CHRONIQUE CHINOISE▪

JEAN-LOUIS GAULT

Mè phunai

Nous poursuivons cet exposé des leçons* extraites de notre expérience clinique chinoise, par le cas d'un patient présenté vendredi 28 octobre, par sa psychiatre le Dr. Li Jing.

Cet homme âgé de 28 ans est originaire d'une province du sud de la Chine, le Fujian, situé à plusieurs milliers de kilomètres de Qingdao. Il est entré à l'hôpital à la mi-août. Depuis une dizaine d'années il souffre d'angoisses et d'un symptôme de vérifications auxquelles il doit procéder spécialement au moment du coucher. En 1999, il a quitté son village pour aller au lycée de la ville voisine, où il est devenu pensionnaire. C'est à ce moment-là que les vérifications ont commencé, il était angoissé et ne dormait plus. A son entrée à l'université les angoisses et les insomnies se sont accentuées. Avant de s'endormir il devait neutraliser toute source possible de bruit, il vérifiait qu'il avait bien éteint son portable, allant jusqu'à retirer la batterie. Il vérifiait que toutes les portes étaient bien fermées, et qu'aucun livre n'était posé sur le rebord de son bureau avec le risque de tomber pendant la nuit. Rien n'y fait. Epuisé par ses symptômes, il interrompt ses études en troisième année. Son médecin lui prescrit des antidépresseurs, son état s'améliore quelque peu. Il cherche du travail. Il fait de nombreux emplois qu'il abandonne après une semaine ou deux, parce qu'à chaque fois il est envahi par l'angoisse. Sa famille l'envoie dans un temple, mais cela n'a aucun effet. Un jour au cours d'une émission de télévision il entend parler d'un professeur de l'hôpital de Qingdao réputé pour ses succès dans le traitement des problèmes psychologiques. Il quitte sa lointaine province et vient se faire soigner ici. Il est le dernier d'une famille de quatre enfants. Ses parents habitaient la campagne, de sorte qu'ils pouvaient échapper à la loi stricte de l'enfant unique appliquée dans les villes. En zone rurale un second enfant était toléré, mais là ils en avaient eu quatre, et lui était arrivé en dernier. Il considère qu'il n'aurait pas du naitre.

Au cours de l'entretien le patient explique que les difficultés ont commencé quand il est entré au lycée. Il était pensionnaire, ils étaient huit dans la même chambre, il était gêné par le bruit que faisaient ses camarades. Ils parlaient entre eux, et c'est cela qui l'empêchait de dormir. N'en pouvant plus il avait quitté l'internat et était venu vivre avec sa mère qui avait loué un appartement pour pouvoir l'accueillir. Là non plus ça n'allait pas, car il y avait

une usine voisine où des ouvriers travaillaient et faisaient du bruit, ce qui l'empêchait de se reposer pendant la journée quand il voulait faire la sieste. A la longue, la simple appréhension du bruit était devenue en elle-même une source d'angoisse. D'où les multiples vérifications auxquelles il devait procéder avant de se coucher, pour tenter de neutraliser à l'avance toute cause possible de bruit au cours de la nuit. Ce sont les bruits qui surviennent brutalement, par surprise, qui sont angoissants et l'arrache à son sommeil. A l'université il entreprend des études d'ingénierie en robotique, mais les abandonne en dernière année.

Un épisode de sa petite enfance marquera son début dans la vie. Il avait 3 mois, il avait été confié aux soins de sa grand-mère maternelle. Il attrape un coup de chaleur, il a une très forte fièvre, il est hospitalisé, il est entre la vie et la mort. Il récupère, mais il reste de santé fragile pendant plusieurs années. A trois ans il ne pèse que 9 livres. Aujourd'hui encore il est très maigre. Il parle lentement avec une voix mécanique et heurtée, en détachant nettement les caractères un par un. A certains moments il s'interrompt longuement, à la recherche du mot juste, que quelques fois il ne trouve pas, puis il reprend. Sa langue maternelle est un dialecte de la région de Fuzhou, voisin du Taïwanais. Il s'exprime en mandarin, mais l'interprète note certaines expressions ou tournures empruntées à son parler d'origine, dont elle ne saisit pas immédiatement le sens. A l'école primaire il était l'objet de moqueries de la part de ses camarades, à cause de son aspect chétif. Il rapporte, dans sa langue, plusieurs surnoms disgracieux, dont la traduction en mandarin donne quelque chose comme *shou gu ling ding,* 瘦骨伶仃soit, « maigre tas d'os ». La déclaration de sa naissance avait elle-même été l'occasion d'une embrouille de langue et d'écriture. Dans la tradition chinoise le prénom est un syntagme élaboré par les parents qui traduit, dans la signification et l'écriture, les vœux qu'ils forment pour l'être à venir. Les parents de notre patient avaient choisi de l'appeler *jian ming*, 剑鸣 « cri d'oiseau aigu comme l'épée ». L'employé d'état civil, certainement peu enclin à céder aux fantaisies de ces propres à rien de paysans, avait prétendu ignorer ces caractères compliqués, et avait aussitôt collé à l'enfant le prénom approchant de *jian sheng*, 建 生 « construire la vie », qui lui était resté.

Dès son plus jeune âge, il était facilement amoureux de ses petites camarades, mais taisait ce sentiment, qui n'était pas partagé, et il en souffrait. Une fois il s'était enhardi. C'était à l'université, il s'était inscrit dans un groupe de théâtre qui était dirigé par une étudiante. Elle lui avait demandé de préparer une pièce. Il avait écrit un morceau de théâtre humoristique sur la vie dans le campus, et avait recruté des acteurs parmi les étudiants. Petit à petit, au moment de monter la pièce, il était tombé amoureux d'elle. Elle lui plaisait parce qu'elle apparaissait comme une fille de bonne famille, bien éduquée et élégante. Il lui avait écrit et il l'appelait au téléphone, mais elle avait repoussé ses avances et devant son insistance elle l'avait menacé de l'exclure du groupe. Il en avait été très affecté et cela l'avait conduit à s'isoler dans le silence. C'est l'état dans lequel il se trouve présentement.

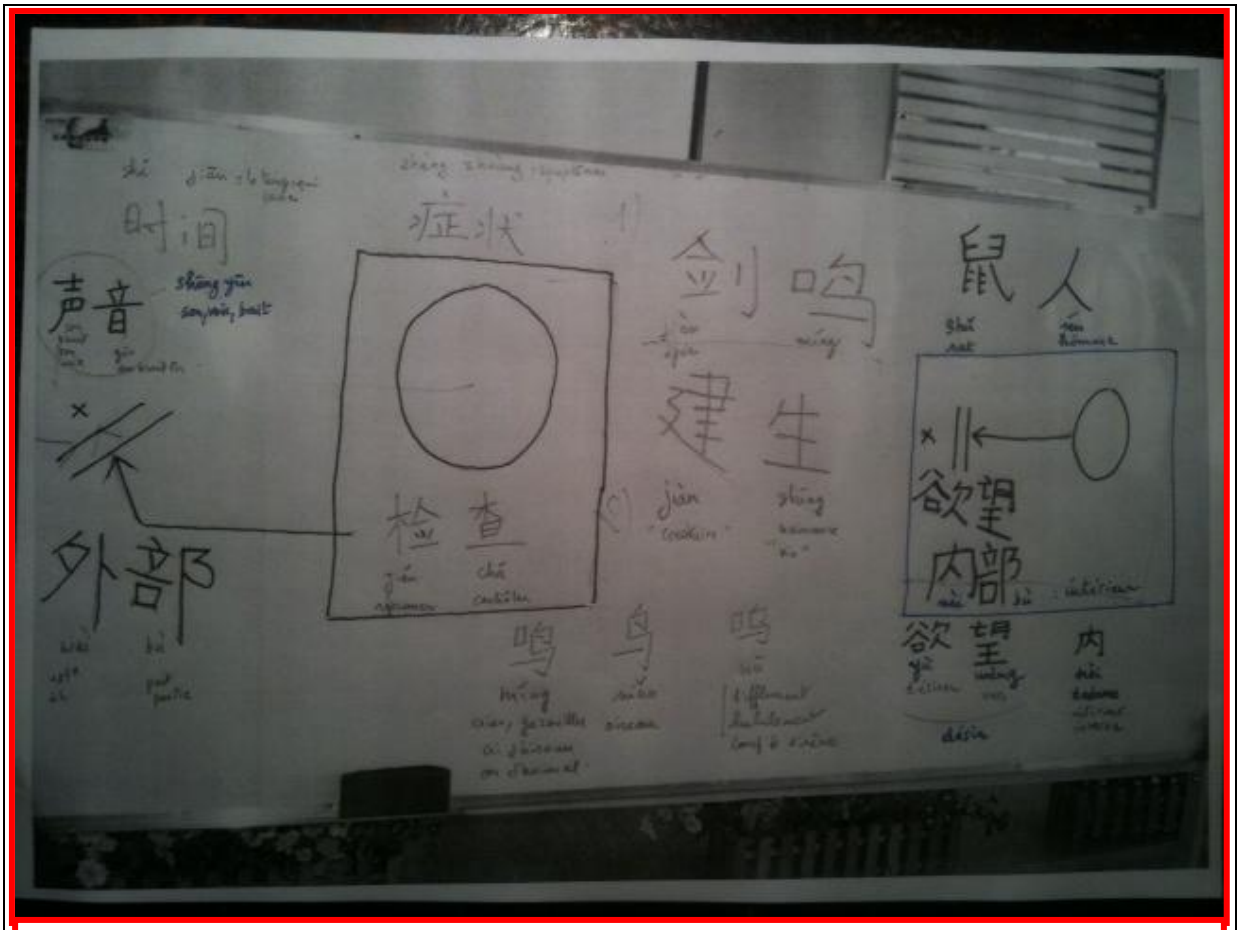
Il voudrait que son médecin s'adresse à lui avec des mots précis. Il se considère comme

quelqu'un d'hésitant, qui n'a pas confiance en lui, c'est pour cela qu'il demande qu'on lui parle avec clarté. Il a lu ça dans un magazine. Un psychologue japonais expliquait que les patients ne guérissaient pas parce qu'on utilisait avec eux des mots au sens incertain, et conseillait la mise au point d'un vocabulaire dépourvu d'ambigüité pour les aider. Notre patient pense que c'est cela qu'il lui faudrait et c'est ce qu'il attend de son thérapeute. Il va prochainement quitter l'hôpital, pour rejoindre sa province, mais avant il voudrait passer quelque temps dans un temple, pour se ressourcer.

La première question posée au cours de la discussion fut pour demander pourquoi on s'était autant intéressé à la vie amoureuse du patient. On répondit que dans la mesure où l'amour se situe au joint le plus intime de la relation du sujet avec la parole, ce questionnement visait ce point exquis. Le patient en avait apporté le témoignage par l'évocation des difficultés qu'il avait de déclarer ses sentiments.

Une autre question concernait la maladie qui avait failli l'emporter à l'âge de 3 mois, comment cet épisode avait-il pu avoir autant d'importance, alors qu'il était trop jeune pour en avoir gardé le souvenir ? On souligna qu'en effet il en avait eu connaissance parce que cela lui avait été raconté. Avant d'être un évènement pour lui, cela avait été un évènement pour sa mère, qui lui en avait fait la narration. Elle lui racontait qu'il avait failli mourir parce que sa grand-mère s'était mal occupée de lui. A cet instant elle avait cru perdre cet enfant, qui du coup était devenu son objet le plus précieux, sur lequel désormais elle veillerait en l'entourant de tous ses soins. Il en demeurera cet enfant couvé qu'elle protège du danger qui vient du monde extérieur.

On s'est aussi interrogé sur le statut à donner à ses symptômes de vérifications, qui avaient été rattachés au registre de l'obsession. Nous avons cédé à notre goût pour les oppositions binaires, exposées au tableau, pour mettre en valeur une répartition tranchée entre les symptômes de ce patient, et la grande appréhension obsédante de l'homme aux rats *shu ren*,鼠人, qui faisait l'objet de l'étude de l'après-midi. Le point important dans cette clinique différentielle, avons-nous indiqué, est de situer le phénomène premier qui préside à la formation du symptôme, suivant une différenciation sommaire entre extérieur et intérieur. Notre patient est initialement confronté à un phénomène qui se produit à l'extérieur *wai*, 外de lui-même, bruits de voix tout d'abord, avant de concerner n'importe quel type de bruit susceptible de faire effraction dans le perçu. Les vérifications viennent en second pour prévenir l'apparition des bruits. L'homme aux rats à affaire à un phénomène qui a son siège à l'intérieur *nei*, 内de lui-même, en l'occurrence son désir, animé par la curiosité brûlante de voir le corps de femmes nues. L'obsession est un mode défense contre ce désir qui se trouve refoulé. Chez notre patient la source du symptôme est extérieure, elle est interne pour l'homme aux rats. L'un est envahi par des bruits situés au dehors, l'autre est en proie à son désir. Cette différence topique a une incidence immédiate dans la conduite du traitement, avons-nous poursuivi. Dans le cas de l'homme aux rats, la cure analytique et



Le schéma des deux sources du symptôme, chez notre patient, à gauche, et chez l'homme aux rats.

l'interprétation du symptôme ouvre pour le sujet l'accès à un désir jusque là voilé. Notre patient lui, a un accès direct au phénomène du bruit que nul voile ne recouvre. L'objectif du traitement est ici à l'opposé de celui de l'homme aux rats, puisqu'il s'agirait pour le patient d'élaborer un mode défense contre ces voix parasites. Ici nous n'avons plus l'appui sûr du déchiffrage des symptômes tel que l'enseigne l'expérience freudienne, s'ouvre alors devant nous un champ nouveau d'investigation où les solutions singulières du patient trouvent leur place.

En conclusion, nous avons voulu restituer la trame dramatique qui gouvernait la vie de notre patient, en une fantaisie susceptible d'en livrer le noyau de vérité. Ses parents avaient choisi de le prénommer *jian ming*, où *ming* 鸣est le caractère du cri de l'oiseau. Il nous est alors revenu un proverbe chinois qu'on nous avait raconté peu auparavant. C'est l'histoire d'un oiseau, seul au milieu de la forêt parmi les autres oiseaux que l'on entend tous chanter. Lui on ignore qu'il existe parce qu'il est trop timide pour chanter. Un jour survient un grand danger, alors il arrachera de sa gorge un cri puissant qui alertera les autres oiseaux. De ce jour il sera le plus connu des oiseaux. Notre patient est cet oiseau, mais il n'a pas crié. Il n'a pas pu assumer son vrai prénom et il était né en infraction à la loi. Ce cri qui aurait du sortir de lui pour signaler sa présence dans le monde, il ne l'a pas fait entendre parce qu'il a été

privé de son nom. La maladie qui l'a frappé peu de temps après sa naissance, l'a laissé dans la dépendance de sa mère, où il n'est plus qu'un oiseau chétif qu'il faut protéger. Ce cri qui n'est pas sorti de sa gorge, il lui revient au dehors sous la forme de ce bruissement, à la limite de l'hallucination. Cette part de lui-même qui lui a été primordialement retranchée, lui est à jamais dérobée. Cette construction voulait rendre sensible un nécessaire effort de poésie dans tout abord de la clinique, comme aussi l'appel à l'invention pour répondre à cette dimension de l'impossible inhérente à toute expérience subjective.

***Chronique n°2** publiée le mercredi 9 novembre, Lacan Quotidien n°84.
Chronique n°1 publiée le samedi 29 octobre, Lacan Quotidien n°73.
A retrouver sur lacanquotidien.fr

▪ CHRONIQUE : Poésies actuelles

Par *Hervé Castanet*

« Cherche le syllabaire du chaos »

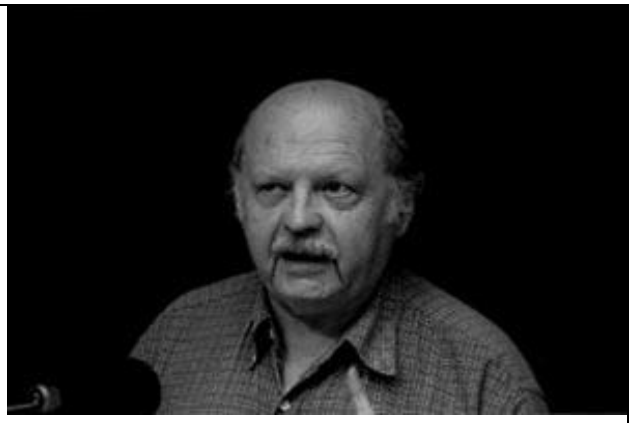
Sur JEAN TODRANI

« Lacan a désigné ce dont il s'agit dans une analyse par le terme d'épopée. Faire de sa vie, à la narrer, une épopée, cela consiste à faire un effort de poésie. La vie quotidienne de chacun peut être saisie, magnifiée, sublimée, par la poésie. Elle peut ne pas être considérée telle quelle, de façon réaliste, c'est-à-dire écrasée sur ce qu'elle est, mais au contraire être nimbée d'une aura que lui donne ce qu'on s'efforce à produire comme sens, et qui, par là, la dépasse. »

Jacques-Alain Miller, *Cours du 26 mars 2003.*

Une question simple, banale, s'impose avec le sceau de l'évidence : qu'est-ce que notre monde ? Qu'est-ce qui, dans le monde, fait qu'il devient *notre* monde ? Le *je* serait mieux approprié : qu'est-ce qui fait que ce monde est *le mien* et pas celui d'un autre ? La tautologie y prend ses aises : ce monde est le mien parce que *j*'y suis. Ce monde est mon monde et mon monde est ce monde qui est mien. Le tour semble joué : le cercle y trouve ses droits. Le philosophe classique pourra y ajouter les représentations ou la conscience ou... L'effet est identique : mon monde est une totalité, une unité pleine où même ce qui s'y dérobe est rattrapé (mon monde est vide, il lui manque ceci ou cela, ou elle, ou lui, ou...). Il y a une réflexivité de la conscience sur elle-même que les métaphores des jeux de miroirs, par exemple, illustrent à l'infini. Une opération est nécessaire : l'appropriation. Même le plus démuni fait cette épreuve qui crée une propriété. Mon monde est ma propriété inaliénable. Mon monde est donc mon monde parce que justement il m'appartient. M'a-t-il toujours appartenu ? Pas sûr, mais, aujourd'hui, dans le *hic et nunc*, il est à moi parce que je me le suis approprié. Voilà la formule choc : j'en suis propriétaire (*le* propriétaire). Ce monde-là,

nous le connaissons tous. C'est celui qui est le nôtre, dans lequel nous vivons, aimons, désirons. Nous y mourrons aussi. Il nous semble ordonné par le continu. Règne la trilogie identité/propriété/continuité.



L'expérience de la psychanalyse détruit cette pastorale et démontre, sans parade possible, que notre monde justement n'est pas continuité mais *discontinuité* ; entre une cause et son (ou ses) effet(s), il y a ce qui *cloche* (J. Lacan). La narration discursive (qu'elle soit littéraire ou qu'elle déplie le récit historique voire le discours rationnel) annule cette discontinuité et produit la successivité où instant après instant, une temporalité progressive (= la durée) s'ordonne fondant mon monde. Cette discontinuité, comment le sujet en fait-il l'épreuve ? Là où la *béance* se produit. Lacan (1964) : « [...] la discontinuité, dans laquelle, quelque chose se manifeste comme une vacillation. Or, si cette discontinuité a ce caractère absolu, inaugural [...] devons-nous la placer [...] sur le fond d'une totalité ? Est-ce que le un est antérieur à la discontinuité ? [...] mirage [...] le un qui est introduit [...], c'est le un de la fente, du trait, de la rupture. »

Studio du poète Jean Todrani* apporte sa contribution à cette épreuve de la discontinuité. Certes il y a la continuité évidente – c'est-à-dire ce monde qui, bout à bout, prend forme (ce monde matériel, mais aussi le corps désiré, le désir qui le nimbe, l'affect qui s'y déploie, etc.). Ainsi à la page 62 : « La marque entre les seins, les poignets bleuis par les bracelets, gueule indigo dans les rues, Éros dans son territoire de chasse. » Le corps de l'aimée, découpé en fragments, par le désir de l'amant, prend corps– il s'érotise, sort de l'anonymat, de l'indifférence des chairs. Il devient ce corps et le monde au-dehors en sort transformé : les rues deviennent territoire de chasse. Est-ce ce corps qui devient chasseur ou devient-il proie dans ce monde dont il est l'objet ? Peu importe la réponse. Oublions l'explication psychologique (toujours illusoire car elle méconnaît le un (= béance) de la fente). L'essentiel est là : une continuité émerge dont le fil du désir, pris dans Éros, fournit l'armature. La page 63, plus longue, déplie ce glissement métonymique où le désir est causé par cet objet (objet *a*) qui le regarde. Est-ce tout ? Si c'était le cas, malgré ce que le critique nommera les qualités formelles du texte, demeurait une psychologie de l'amour et du désir construite sur un fond d'unité perdue (ah ! la mort – voir page 62 – qui troue, malgré tout,

l'idylle du corps désiré. Ah ! le beau avec sa vanité : organes, cimetière, poison, cuisses ligotées, etc.). Est-ce tout, donc ? Non. La preuve ? Page 64, le poète refuse de se contenter de « ça » – soit de cette illusion (« juste reflet de ses fictions ») – et s'affronte à ce qui ne peut se comprendre (« ce qu'il ne pourra jamais comprendre »). Qu'y aurait-il à comprendre ? La réponse est autre : « Cherche le syllabaire du chaos (facile bouche disjointe dans les courants de l'écriture insonore). » C'est ce silence, lié à l'écriture, qui a tout son poids. Dans la logique continue, le silence est déjà là. On peut se le représenter avec une phrase du type : un cri se marque sur un fond de silence. Il y aurait antérieurement le silence, puis un cri le déchirerait. Chacun, à lire, cette chronologie, est dans son monde. Il y croit : il n'y a pas de bruit (= rien) puis un cri (= quelque chose). Est-ce un cri de douleur, de mort, de surprise, tiré d'un cauchemar, un cri de jouissance (point exquis), un cri de plaisir arraché au fond du corps désiré, un cri... ? Chacun pourra y aller de sa fiction privée soutenue, en des phrases jouies, par son fantasme. Le cri, comme une marque noire, apparue sur une plage au sable si blanc, si lisse, est réduit à un *ex nihilo*. Il surgit, envahit un monde préalablement vide. Cette fiction, ici réduite à sa trame la plus naïve voire la plus idiote, fonde une continuité. Entre ce cri et mon monde, un possible se crée. Je comprends, j'interprète ce cri. Cette fiction peut être sophistiquée, intelligente, brillante ou franchement dérisoire. Il n'en demeure pas moins qu'elle est, dans son assertion, illusoire et fausse. C'est le cri, au contraire, qui fait surgir le silence – le fonde, le crée, le réalise comme un insupportable sans cri, sans bruit, sans mot. Oui, le cri fait advenir le silence insonore. Jean Todrani ne dit pas autre chose lorsqu'il écrit : « Ici quelques oiseaux familiers entretiennent quotidiennement le silence. » Oui, ce sont les cris des oiseaux, si énigmatiques, si terrifiants (« Se prend à aimer la théorie des vautours. »), si doux – c'est selon –, qui produisent et maintiennent le silence ou mieux l'insonorent. C'est le sonore qui fait l'insonore et non l'inverse. L'insonore est un des noms de la béance, de la rupture, que le cri, même peu articulé, fait *ex nihilo* (cela est déterminant – pas de gradation justement) advenir comme tel. Comment Lacan le dit-il ? « Où est le fond ? Est-ce l'absence ? Non pas. La rupture, la fente, le trait de l'ouverture fait surgir l'absence – comme le cri non pas se profile sur fond de silence, mais au contraire le fait surgir comme silence. »

C'est en ce point de l'insonore que J. Todrani loge l'écriture. Écriture se décline en deux versions. Il y a l'écriture, qui dans l'évidence du texte écrit ou du poème dit (ou chanté ou crié ou hurlé ou...), s'étale dans le temps (= la durée) et l'espace (typo et topographique).

L'évidence dira ce qui est : J. Todrani écrit et ce qui s'écrit peut être lu et commenté. Mais il y a une autre écriture ou mieux une écriture *autre* que personne ne voit, ne lit, ni n'entend – l'écriture insonore. Établissons une causalité entre les deux – là est la discontinuité, le non-symétrique. C'est à partir de l'écriture insonore mise en position de cause (Lacan : *Il n'y a de cause que de ce qui cloche* !) que l'écriture effective, devenue poésie ou prose littéraire, peut se produire, s'incarner en mots (non sans le corps du poète impliqué). Mais, retour, il faut l'écriture effective incarnée – dans son exercice, dans son épreuve – pour que cette cause se dégage comme telle. Le mot recouvre la cause qui l'a impliqué comme mot (soit : réponse).

Voilà où porte *Studio* : que l'écriture protège du réel (de la cause, de la discontinuité) et que tout à la fois c'est ce réel qui supporte la possibilité de l'écriture – de son choix (forcé). Écrire l'écriture insonore. Voilà où *Studio* amène – admirablement – à savoir que contrairement à l'adage populaire, justement au *réel* chacun est tenu – qu'à l'*impossible* (nom du réel) justement chacun est absolument tenu. Cela J. Todrani l'écrit à défaut peut-être de savoir le dire.

*Jean Todrani, *Studio*, Saint-Julien-du-Sault, collection Gramma, éditions F.P. Lobies, 1982

Jean Todrani, né en 1922, mort en 2006, fut poète, traducteur (de l'italien, du portugais), critique littéraire particulièrement attaché à l'« extrême contemporain » et animateur de revues. Son œuvre abondante (vingt-quatre livres publiés) demeura toujours un peu secrète. Ce poète exerça pendant longtemps la profession de chirurgien-dentiste à Marseille.

▪ PROCHAINEMENT ▪

Un dossier réalisé par François Leguil
« Arabes et Juifs, Méditerranée et Europe »

▪ Un dossier à paraître dans Lacan Quotidien n°94, le samedi 19 novembre, « Arabes et Juifs, Méditerranée et Europe », par François Leguil. Une recherche menée à partir d'une lecture du nouveau livre de Bernard-Henri Levy, *La Guerre sans l'aimer*, et du travail de Ruth Grosrichard.

-●-

Nouvelle

Ce mercredi s'est tenue devant la 17e chambre civile du Tribunal de grande instance de Paris l'audience au cours de laquelle il a été plaidé sur l'assignation en diffamation publique délivrée par Judith Miller à Elisabeth Roudinesco. Le jugement sera rendu le mercredi 12 janvier prochain.

lacan quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE *7 JOURS SUR 7*
L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente eve miller-rose eve.navarin@gmail.com

diffusion anne poumellec annedg@wanadoo.fr

conseiller jacques-alain miller

rédaction kristell jeannot kristell.jeannot@gmail.com

▪ équipe du lacan quotidien

membre de la rédaction victor rodriguez @vrdriguez (sur Twitter)

designers viktor&william francboizel vwfcbzl@gmail.com

technique mark francboizel & family

lacan et libraires catherine orsot-cochard catherine.orsot@wanadoo.fr

médiateur patachón valdès patachon.valdes@gmail.com

POUR LIRE LES DERNIERS ARTICLES SUR LE SITE LACANQUOTIDIEN.FR CLIQUEZ ICI.